

Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.
 ETRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
 Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. Gravures: — Le Théâtre de Polichinelle, d'après M. J. Grunewald. — Les Novices, d'après M. G. Cornicelius. — Fontaine publique en Orient. — Le plus ancien Manuscrit du Pentateuque.

TEXTE: — Avis. — Nos Gravures. — Le Fils de l'Inconnu. — Simples Consultations juridiques à l'Usage des Dames. (2me Lettre.) — Connaissances Usuelles de la Semaine. — De 1830 à 1880. — Un Journal imaginaire du 1er Janvier 1880. — Baunie du Toit paternel. Roman.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N°. 107.
 à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N°. 10.

— 10^e ANNÉE —

10 Janvier 1879.

AVIS.

Nous informons nos lecteurs que nous venons de passer avec l'Agence Havas un traité par lequel elle est chargée de recevoir exclusivement les annonces, réclames et faits divers publiés notamment dans l'Organe illustré de l'Exposition de 1880. Cette publica-

tion, qui verra le jour à la fin de ce mois, constituera, pour les négociants et industriels qui désireront se faire connaître, la plus belle occasion de faire une publicité productive, puisqu'elle sera envoyée gratuitement aux 15,000 à 16,000 abonnés que l'Illustration Européenne compte en Belgique seulement.

Nous avons en sus plus de 4,000 abonnés en Hollande, en France et en Allemagne.

NOS GRAVURES.

LE THÉÂTRE DE POLICHINELLE.

Polichinelle, ce personnage grotesque, est originaire de Naples; il s'établit ensuite en France et dans d'autres pays et obtint partout



LE THÉÂTRE DE POLICHINELLE, D'APRÈS M. J. GRUNEWALD.

un succès, qui s'est prolongé jusqu'à nos jours et nous survivra jusqu'à la fin du monde.

Nous avons tous assisté aux spectacles en plein vent des burlesques débuts de ce comique de bas étage, et ses bonnes farces d'un

gros sel ont toujours le privilège d'égayer les enfants.

Voyez la mine étonnée, ébahie et curieuse, de tous ces bambins, en contemplation devant cette figure sarcastique et grimaçante de maître

Polichinelle, qui soulève les bruyants éclats de la jeune société.

C'est fête aujourd'hui pour la maisonnée; la jeune mère, couchée là, dans son fauteuil, se relève d'une grave maladie et c'est pour

la première fois, depuis bien des mois, qu'elle vient à l'air pour jouir d'un rayon de soleil; et la mère a promis que le spectacle de Polichinelle rentrerait dans le programme des divertissements, donnés à l'occasion de son heureux rétablissement.

LES NOVICES.

Voilà certes une des compositions les plus suaves du grand peintre allemand.

Que de grâce touchante dans ces deux jeunes filles! Le temps du noviciat est terminé, et l'heure va sonner où une barrière éternelle s'élèvera entre elles et le monde. Le moment qui précède ce grand acte, est accompagné de bien des hésitations, de bien des craintes. L'une y songe sans doute, car elle semble pensive; et dans un dernier regard jeté derrière elle, elle pense à sa famille, à ses amies, auxquelles elle va s'arracher pour s'enfermer à jamais dans le silence et l'isolement du cloître. L'autre, au contraire, élève sa pensée vers le Ciel seul, et cherche dans la prière le calme et le courage dont elle a besoin en ce moment suprême.

FONTAINE PUBLIQUE EN ORIENT.

On sait que la religion de Mahomet commande à tout Croyant de faire des ablutions chaque fois qu'il entre dans le temple pour réciter ses prières.

Voilà pourquoi l'on remarque à la porte de chaque mosquée une fontaine publique.

Tout riche qui meurt doit léguer à la mosquée une certaine partie de sa fortune, à l'effet d'ériger une fontaine près du temple.

Ces fontaines s'appellent „saharitz” et sont gardées par cinq ou six vieillards qui se promènent, distribuant gratuitement l'eau dans des urnes de cuivre.

LE PLUS ANCIEN MANUSCRIT DU PENTATEUQUE.

On donne le nom de Pentateuque à l'ensemble des cinq livres écrits par Moïse, et comprenant l'histoire du monde, et principalement celle des Juifs depuis la création jusqu'à la mort du Prophète.

Ces cinq livres, contenant la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les nombres et le Deutronome, sont appelés la Loi et forment la base de la Religion chrétienne.

A la mort de Moïse, Aaron, son frère, transmit le Pentateuque à Eléazar, son fils et son successeur.

Il existe deux manuscrits du Pentateuque; l'un était en caractères phéniciens, qui sont l'ancienne écriture du peuple d'Israël; l'autre écrit en caractères chaldéens, que les Juifs adoptèrent après leur captivité de Babylone.

Le premier de ces manuscrits doit être de l'an 3200 avant notre ère, l'autre de l'an 2500.

Il n'y a pas une grande différence entre le texte phénicien et le texte hébreu; mais il est probable que les Juifs samaritains ont fait, dans leur exemplaire, quelques additions et quelques changements conformes à leurs préjugés et à leurs prétentions.

LE FILS DE L'INCONNU.

X. — LES DEUX CHAMPIONS.

La conduite héroïque d'Onno Gratama dans les événements que nous avons racontés, lui avait valu l'admiration générale, et cependant il n'était pas heureux, malgré les hommages qui l'entouraient, malgré la tendresse de sa femme, l'amitié respectueuse du jeune Hugo et l'estime du vénérable Bruno. Son énergie semblait l'abandonner, dès qu'il avait remis l'épée au fourreau, dès qu'il n'avait plus à combattre les Musulmans; et le calme et le bien-être qui suivirent la délivrance d'Antioche semblèrent lui être plus funestes que la famine et la misère,

D'où provenait ce sombre découragement? Certes, ce n'était pas qu'il regrettât sa vie antérieure, mais la grande mer occupait encore vivement sa pensée, et en y songeant, il éprouvait une véritable nostalgie. Pour en effacer le souvenir de son esprit, il lui eût fallu le mouvement, le danger: or, de nouveau les chrétiens, après la brillante victoire qu'ils venaient de remporter, restaient plongés dans l'inaction. Incapable de leur faire changer de résolution, il sollicita au moins pour lui les dangers et l'honneur d'une vie plus laborieuse et plus utile à la cause qu'il avait embrassée. Son désir fut entendu.

A la tête d'une centaine de cavaliers, ses anciens compagnons d'aventures, il partit pour une expédition vers le sud, dans l'intention de faire une reconnaissance destinée à faciliter la marche des Croisés vers Jérusalem.

Avant de partir, l'ancien corsaire posa comme condition qu'il aurait une entière liberté de mouvements; il fut seulement convenu qu'il rentrerait à Antioche au bout d'un mois pour rendre compte de sa mission.

Le „Fils de l'inconnu” aurait vivement désiré accompagner son ami; mais le comte Robert de Flandre s'opposa à son départ, et toutes les sollicitations du jeune guerrier restèrent infructueuses. Les chefs de l'armée savaient apprécier leurs hommes et il était un de ceux qu'ils aimaient à conserver pour les moments difficiles. Hugo dut donc se soumettre à cette décision, quoique à regret et plein de douloureux pressentiments. L'épouse d'Onno ne put non plus accompagner son mari dans les régions inconnues qu'il allait visiter.

Le jour fixé pour le départ, les quatre héros de notre histoire étaient réunis pour une dernière fois dans une maison d'Antioche; à ce moment toutes les résolutions étaient définitivement arrêtées, et chacun était résigné à suivre la voie qui lui était tracée. Cependant, les cœurs étaient gros et des larmes silencieuses coulaient de tous les yeux. Onno Gratama lui-même, quoiqu'il entreprît cette expédition de son plein gré, semblait être sous l'empire d'une profonde douleur; il avait de la peine à trouver des mots de consolation et d'espoir. Ce qui lui semblait surtout singulier, c'est qu'il éprouvait presque autant de regret à se séparer de son jeune ami que de sa femme bien-aimée. Mais l'heure avait sonné, les chevaux étaient sellés, les cavaliers n'attendaient plus que leur vaillant capitaine, qui serra convulsivement la main à tous. Ada éclata en sanglots déchirants.

— Onno, oh, Onno! si je ne devais plus vous revoir jamais! s'écria-t-elle en se jetant au cou de son mari.

Gratama la pressa contre son cœur.

— Courage, ma chère compagne, dit-il d'un ton ému. Celui à la défense de qui j'ai voué mon glaive, saura me protéger sur la terre inconnue et au milieu d'ennemis qui sont aussi les siens; il saura me ramener sain et sauf auprès de vous; et en attendant le bonheur de nous voir de nouveau réunis, je ne vous laisse pas sans protection: notre jeune ami sera pour vous un fils et un protecteur dévoué, tandis que le vénérable Bruno vous servira de père... N'est ce pas, mes amis, que j'ai raison de compter sur vous?

A ces mots, Hugo s'approcha et, saisissant à la fois la main d'Onno et celle d'Ada, il parla en ces termes d'un ton résolu:

— Onno Gratama, vous m'avez sauvé la vie; cela vous donne droit à ma gratitude et à mon dévouement; mais il est en moi une voix qui parle encore plus haut que la reconnaissance, plus haut même que l'amitié, quoique je cherche en vain à découvrir la nature d'un sentiment qui s'est en quelque sorte imprimé dans mon âme... Partez donc en paix, je saurai protéger votre compagne; je veillerai sur elle, comme sur une mère bien-aimée.

— Merci, mon jeune ami, merci, mon fils! s'écria Onno, de plus en plus ému.

A son tour, le vieux moine s'approcha et serra chaleureusement la main de l'ex-pirate:

— Onno Gratama, dit-il, malgré mes cheveux blancs et le poids des années, je voudrais vous accompagner, si vous ne laissiez derrière vous des personnes qui ont besoin de soutien

et de consolation. Moi aussi, je veux rester aux côtés de votre femme; ce sera avec la faiblesse d'un vieillard débile, mais aussi avec le dévouement d'un père. Je puis donc vous dire aussi: partez en paix!

C'était un tableau touchant que celui qu'offraient ces quatre personnes que le hasard seul avait rapprochées et qu'unissait une amitié si profonde et si dévouée. Onno Gratama avait visiblement de la peine à quitter des êtres si chers, il regrettait presque sa résolution, et son cœur attendri faisait monter des larmes à ses yeux; mais il sentit que ce n'était pas à lui à montrer de la faiblesse, et faisant un effort sur lui-même, il s'arracha définitivement aux étreintes de sa femme et de son ami. Après une dernière poignée de main, un dernier adieu, il s'élança sur son cheval et se mit résolument à la tête de ses hommes.

Deux mois s'étaient écoulés depuis la prise d'Antioche et la défaite du redoutable Kerboga; la terreur que ces deux grands désastres avaient inspirée aux Musulmans s'était peu à peu affaiblie, lorsqu'ils avaient vu que les chrétiens restaient inactifs et ne savaient pas profiter du fruit de leurs victoires.

Il s'en suivit que les Sarrasins osèrent de nouveau se montrer en bandes armées, essayant, par ci par là, d'occuper les chemins pour surprendre les Croisés lorsqu'ils se présentaient en petites divisions. Il devenait périlleux de s'aventurer à quelque distance de la ville.

Voilà pourquoi l'entreprise d'Onno Gratama n'était pas sans offrir de graves dangers; mais cette perspective, loin de l'arrêter, était au contraire de nature à l'animer davantage. Aussi, lorsque les premières émotions du départ se furent affaiblies, ce fut avec une sorte de jouissance qu'il s'aventura à la tête de ses hommes dans un pays inconnu et où l'attendaient probablement de nobles et glorieux exploits.

Cependant, cet espoir ne se réalisa pas. Quinze jours s'étaient déjà écoulés, et la petite troupe n'avait encore rencontré aucun ennemi, sauf quelques bandes de Sarrasins qui s'étaient prudemment retirées dans les montagnes et les forêts. Les villages qu'ils trouvaient sur leur passage étaient abandonnés, et à leur approche les villes voyaient leurs garnisons musulmanes prendre la fuite.

Onno Gratama se décida donc avec regret à rentrer dans Antioche, conformément aux ordres de ses chefs; mais afin de pouvoir donner aux princes de l'armée des renseignements utiles sur la situation et les ressources des pays ennemis qu'ils auraient à traverser, il résolut d'effectuer son retour dans la direction de l'Est et par les terres du puissant prince d'Alep.

Ce nouveau voyage se passa aussi paisiblement que le premier.

Trois jours encore, et l'expédition rentrait dans Antioche.

Que d'énigmes renferme le cœur humain! Ce qu'Onno avait tant désiré, la lutte avec les Infidèles, il cherchait maintenant à l'éviter, quoiqu'il n'osât se l'avouer à lui-même. Son seul but était de revoir le plus tôt possible les chers absents, et plus il approchait, plus il faisait hâte pour arriver. Mais la destinée offre également des mystères insondables. Alors qu'il cherchait le combat, celui-ci semblait le fuir; maintenant qu'il ne le désirait plus, il se présenta tout-à-coup.

En effet, une barrière inattendue vint les arrêter dans leur marche.

En sortant d'un chemin creux, ils se trouvèrent tout-à-coup en présence d'une troupe de cavalerie musulmane qui semblait les attendre, le cimeterre au poing. Les Turcs étaient beaucoup plus nombreux que les Croisés, le combat allait donc être acharné, les premiers ayant en outre l'avantage de la position.

Onno Gratama hésita un instant; il songea à sa femme qu'il avait espéré revoir bientôt; il considérait le nombre des ennemis et la difficulté de se créer un passage à travers cette masse compacte. Mais l'ancien corsaire ne pouvait hésiter longtemps, il rougit de ce moment de faiblesse. Quoi! il reculerait, lui,

Gratama, devant l'ennemi ! Il ferait honte à la croix qu'il portait sur sa poitrine et à la noble cause qu'il avait entreprise de défendre ! Il reculerait alors qu'il tenait devant lui cet ennemi si longtemps insaisissable. Non, mille fois non !... Et il lança son cheval au galop.

La lutte commença, une lutte de héros, dans un vallon resserré entre les montagnes. Les Croisés chargèrent avec une vigueur irrésistible ; mais les fils du Prophète se défendirent avec non moins d'énergie. Ce fut une lutte d'homme à homme, car à cause du peu de largeur du chemin, les combattants ne pouvaient se déployer. Il en résulta une mêlée sanglante qui laissait peu de place aux actions héroïques. Bien des héros périrent là sans gloire, et si les Croisés ne furent pas écrasés sous le nombre, ils le furent à la vigueur corporelle et à l'incroyable audace de leur chef, qui, armé de son terrible glaive, faisait brèche sur brèche dans les rangs ennemis. Le commandant des Infidèles n'était pas moins redoutable ; c'était un homme jeune et vigoureux dont le cimenterie faisait de terribles ravages parmi les chrétiens. Dans cet espace resserré, les deux chefs devaient nécessairement se rencontrer face à face. En effet, bientôt ils se rapprochèrent, se défèrent du regard et aussitôt leurs armes se trouvèrent engagées.

Comme instinctivement, les deux partis s'arrêtèrent pour demeurer spectateurs de la lutte ; les armes restèrent immobiles ; deux glaives seuls brillaient au soleil et rompaient le silence de leurs chocs répétés ; deux hommes seuls décideraient de la bataille. C'était un combat digne des anciens héros de la Grèce. Les coups tombaient rapides comme l'éclair sur les cottes de maille et les boucliers étincelants. Les deux champions se serraient de plus en plus, et se montraient dignes l'un de l'autre, mais le Croisé surpassait le Musulman, sinon en agilité, du moins en force corporelle ; de sorte que les coups du premier commencèrent peu à peu à faiblir, et le moment approchait où il devrait se rendre. Son adversaire était aussi généreux que brave, il jugea indigne de lui d'abattre un adversaire fatigué ; il laissa tomber son épée et dit :

— Vaillant guerrier, j'admire votre courage, il égale celui des chrétiens, mais votre jeunesse vous trahit ; vos forces sont paralysées, et je ne veux pas abuser de vos miennes. Cessez donc un combat inégal. Je ne vous demande qu'une seule chose : de nous laisser continuer notre chemin.

Le Musulman avait écouté la proposition du Croisé avec une fureur mal contenue, qui brillait dans ses yeux et enflammait son visage ; ses lèvres ne pouvaient laisser échapper aucun son. D'un signe de sa main, il annonça qu'il voulait continuer le combat, si bien que les deux champions furent de nouveau bientôt aux prises. Chrétiens et Musulmans se pressèrent autour d'eux comme pour ne rien perdre des péripéties de la lutte. De nouveau les glaives étincelèrent au soleil, et chaque coup semblait devoir être mortel. Les forces du Mahométan, un instant surexcitées par la fureur, le trahissent de nouveau ; il s'expose imprudemment aux coups de son adversaire ; le choc lui fait perdre l'équilibre, et il tombe lourdement sur le sol.

Le généreux Onno Gratama ne vit plus en lui un ennemi, mais bien un malheureux dont les jours étaient moissonnés dès leur aurore. Sans faire attention aux regards enflammés de colère des Musulmans qui l'entouraient, il se précipita de son cheval et se mit à considérer l'état de la blessure.

A ce moment, un cri redoutable retentit dans les airs ; des bois, de derrière les flancs des collines, sortit une multitude de Musulmans, qui affluèrent sur le lieu du combat. En même temps, une division de cavalerie s'engagea dans l'étroit vallon et se précipita sur les chrétiens surpris.

Le jeune chef mahométan fut réveillé de son évanouissement par les cris de guerre des combattants : Allah ! Allah ! D'un effort surhumain il se redressa, fit signe à ses co-religionnaires de s'arrêter, puis retomba inanimé dans une mare de sang.

Ce signe fut-il mal interprété, ou bien les Sarrasins étaient ils trop excités par la colère

et la douleur ? Quoi qu'il en soit, un terrible cri de vengeance sortit de leurs poitrines, et en un instant les Croisés se virent environnés de toutes parts par un ennemi dix fois supérieur en nombre. Cependant, ils se conduisirent en héros, animés par l'exemple d'Onno Gratama et par la vue des cadavres qu'il amoncelait sous son glaive, tellement qu'ils leur servaient presque de rempart. Mais les traits, les lances ne cessaient de décimer cette héroïque phalange ; au bout de quelques moments, il ne resta plus qu'un seul combattant pour résister aux Musulmans : c'était l'ex-corsaire, dont le glaive invincible flamboyait toujours dans les rangs des Infidèles. Cependant son sang coulait de nombreuses blessures, et déjà les ombres de la mort pâlissaient son mâle visage. Le combat ne pouvait donc continuer, ses genoux fléchissaient, son bras devenait moins ferme. Alors ses ennemis tombèrent sur lui en grand nombre, comme sur une proie vivement désirée.

Cette scène se passait à l'endroit où gisait le corps du jeune chef turc, qui, se redressant tout-à-coup d'un mouvement convulsif et surhumain, entoura de son bras le cou de son adversaire, et le protégea de son corps contre les coups de ses soldats. Ceux-ci reculèrent pleins de respect et d'étonnement à la vue de ce spectacle émouvant.

Un instant après, Onno Gratama, épuisé par la perte de son sang, tombait sur le sol avec celui qui venait de le protéger. On eût dit que tous deux avaient voulu se réunir dans la mort.

Les corps des deux nobles champions furent déposés sur une civière ; les Musulmans vainqueurs se dirigèrent vers Alep, le siège de leur prince, qui déjà avait combattu les chrétiens sous les ordres de Kerboga.

Après deux jours de marche, les blanches coupes de la cité orientale apparurent aux Turcs. Quoiqu'ils revinssent en vainqueurs, ils passèrent silencieux et sombres sous les arceaux de la porte, et arrivés près du palais, ils éclatèrent en cris de douleur. Leurs chefs y pénétrèrent, la tête courbée, et attendirent, en poussant des gémissements, le moment d'être introduits auprès de leur prince.

Bientôt on les conduisit devant un vieillard à longue barbe blanche et d'aspect vénérable. Sur un signe, ils approchèrent du trône et l'un d'eux prit la parole en ces termes :

— Glorieux prince, votre fils a combattu comme un lion sous les drapeaux du Prophète, et comme un héros il est tombé sous le fer des chrétiens...

Le malheureux prince se dressa sur son siège, comme si un glaive eût pénétré dans ses chairs ; son œil s'injecta de sang et un seul mot sortit de sa gorge desséchée :

— Mort !

— Votre fils vit, continua le Musulman, effrayé de ses propres paroles.

— Conduisez-moi vers lui, commanda le prince d'un ton impérieux.

Le pauvre père trouva son fils étendu sur un lit, pâle et ensanglanté, entouré d'un groupe de médecins qui lui prodiguaient leurs soins. Au bruit de la voix aimée qui lui adressait les plus doux noms, le jeune homme sembla reprendre connaissance ; il étendit la main et voulut parler, mais les médecins s'interposèrent et reconduisirent le prince dans ses appartements. Lorsqu'il fut seul avec eux, il s'écria douloureusement :

— Vous répondez sur votre vie de celle de mon enfant...

Ils secouèrent la tête avec découragement ; c'était l'arrêt de mort du jeune homme.

— Il n'y a donc plus d'espoir ! s'écria le prince ; oh ! alors j'ai assez vécu.

Et sans qu'on pût l'arrêter, il retourna en gémissant vers la chambre de son fils.

Il passa devant un second lit sur lequel était étendu Onno Gratama qui portait encore sur la poitrine la croix qu'y avait placée le moine Bruno.

Le souverain d'Alep vit le blessé et aperçut le signe abhorré ; une terrible commotion le saisit : si ce chrétien était le meurtrier de son fils ?

Il s'arrêta, jeta autour de lui un regard interrogateur et demanda à Onno d'une voix sourde :

— Chrétien, est-ce toi qui as combattu un fils qui m'était cher comme la prunelle de mes yeux, qui était le soutien de mes vieux jours ?

— Je l'ai combattu dans une lutte honorable, et j'ai pu à la fin avoir raison de son courage, répondit Onno Gratama avec gravité.

— Oh ! tu es donc le meurtrier de mon fils, misérable chrétien ! s'écria le vieillard d'un ton terrible.

Et tirant son glaive du fourreau, il allait couper la tête du Croisé.

Soudain un cri indicible de douleur et d'angoisse retint son bras prêt à frapper.

Ce cri sortait du lit où gisait son fils.

Le prince laissa tomber son épée et en deux pas il fut au chevet du jeune prince.

— Père, que vouliez-vous faire ? demanda celui-ci d'une voix affaiblie.

— Punir votre meurtrier de son crime.

— Vous auriez fait une mauvaise action, mon père... Cet homme est pour moi un ami et un frère.

— Vos sens vous abusent, mon pauvre enfant. Vous ne reconnaissez même plus celui qui vous a donné la mort.

— Cet homme est un des mortels les plus généreux et les plus nobles que la terre ait jamais portés, reprit le jeune guerrier avec feu.

Et attirant vers lui le vieillard, il lui raconta, d'une voix faible et entrecoupée, la conduite du Croisé à son égard ; et lorsqu'il eut fini son récit, il adressa à son père une prière qui fit reculer celui-ci d'étonnement, mais à laquelle il finit par consentir. Le blessé, épuisé, retomba sur son oreiller, dirigeant un regard suppliant vers l'auteur de ses jours, qui semblait encore lutter contre ses propres sentiments, mais qui, tout-à-coup, alla, d'un pas chancelant, vers Onno Gratama, dont il saisit la main en prononçant des paroles de pardon et d'oubli.

(A continuer.)

SIMPLES CONSULTATIONS JURIDIQUES A L'USAGE DES DAMES.

Deuxième Lettre.

A Madame Félicie de R.

Ce n'est pas, je vous l'ai déclaré, Madame, sans une certaine hésitation, que j'ai entrepris la tâche à laquelle vous avez daigné me convier ; mais aujourd'hui j'ai la certitude que l'idée a été comprise et approuvée, plusieurs lectrices m'ayant fait l'honneur de me remercier, en leur nom — et en celui de leurs maris !...

Je vous disais, en terminant ma première lettre, que je traiterai la prochaine fois du partage de l'actif et du passif de la communauté et des opérations qui le précèdent.

Ces opérations sont : les „rapports et les reprises ou prélèvements.”

Expliquons en quoi consistent ces rapports.

Chaque époux, ou l'un d'eux, rapporte à la communauté tout ce dont il est débiteur envers celle-ci ; c'est-à-dire que, si, par exemple, la communauté a déboursé des sommes pour compte du mari ou de la femme, le conjoint doit verser ces sommes, car dans le cas contraire, il y aurait avantage pour lui et la communauté serait appauvrie d'autant.

C'est donc pour égaliser les parts de chacun des époux que ce principe du rapport a été introduit dans notre Code.

Si l'un des époux a fait des avances à la communauté, a versé, par exemple, dans celle-ci l'argent provenant de la vente d'un de ses biens propres, de même il y a lieu „à récompense,” comme on dit en droit, — ce qui signifie que la communauté devra rembourser ces sommes avant le partage, toujours en vertu du principe énoncé plus haut, qui veut que l'un des époux ne s'enrichisse pas au détriment de l'autre.

* * *

Qu'entend-on maintenant par „reprises ou prélèvements ?”

Nous avons vu que les biens immeubles pos.

sédés par les époux avant leur union, ou échus pendant le mariage par succession, donation, etc., ne tombent pas en communauté, mais que leur usufruit ou jouissance seulement y entre.

Les conjoints ont donc conservé la nue-

propriété de ces biens.

Or, à la dissolution du mariage, ils les reprennent dans leur totalité, et la complète propriété leur retourne.

Voilà ce que veut dire cet article du Code:

sur la masse des biens chaque époux ou son héritier prélève ses biens personnels qui ne sont point entrés en communauté.

Je ne fais ici qu'effleurer ces principes sur les reprises et rapports; je veux simplement



LES NOVICES, D'APRÈS M. G. CORNICELIUS.

en donner une idée générale, sans détailler tous les cas où il y a lieu à „récompense et prélèvement.”

Il faut noter surtout, Madame, que les reprises de la femme s'exercent „avant” celles du

mari, et, de plus, sur les biens de la communauté et sur les biens propres de l'époux, en cas d'insuffisance, — car c'est au mari à supporter les suites d'une mauvaise gestion.

* *

Après ces opérations, a lieu le partage de l'actif et du passif de la communauté!

Voici le principe: chaque époux, ou ses descendants, prennent une moitié de l'actif; et quant au passif, c'est-à-dire les dettes com-

munés, il est supporté de plein droit pour moitié par chacun des époux.

Mais il faut bien remarquer que je dis „les dettes communes,” c'est-à-dire, celles qui sont à charge de la communauté, et que j'ai déjà in-

diquées dans ma première lettre; donc les dettes personnelles des époux restent à leur charge, et c'est sur leurs biens propres que les créanciers peuvent en poursuivre le payement.

Disons ici un mot du „Bénéfice d'Emolument.”

La femme n'est tenue des dettes de la communauté que jusqu'à concurrence de son „émolument,” c'est-à-dire, jusqu'à concurrence de la part des biens qu'elle reçoit, à la condition que, dans les trois mois de la dissolution du



FONTAINE PUBLIQUE EN ORIENT.
(D'après une photographie.)

mariage, elle dresse inventaire fidèle de tous les biens de la communauté.

**

Quoique les dettes se partagent pour moitié

entre les époux, le mari peut, même après la dissolution de la communauté, être poursuivi pour leur payement total, car elles ont été contractées en son nom et il en est responsable; mais il a un recours contre sa femme ou

ses représentants pour exiger le remboursement de la moitié desdites dettes; de même la femme peut être poursuivie pour la totalité d'une dette contractée par elle et tombée en communauté, sauf le même recours contre son mari,

La renonciation à la communauté entraîne pour l'épouse ou ses héritiers la perte de toute espèce de droits sur les biens de cette communauté, c'est-à-dire, que le mari conserve tout l'actif et supporte tout le passif; mais la femme peut encore être astreinte au paiement des dettes entrées de son chef dans la communauté, sauf recours contre le mari ou ses représentants pour la totalité de cette dette.

* *

Maintenant, Madame, que nous avons vu sommairement, et d'une manière générale, les principes régissant la communauté légale, je vais vous signaler les avantages et les inconvénients de ce régime.

Sous ce régime, si la femme n'a que des biens mobiliers, tous ces biens tombant en communauté, le mari peut en disposer librement, en maître absolu. Si l'époux les aliène, les dissipe, sa compagne ne recouvrera rien à la dissolution du mariage; si d'un autre côté, ses effets mobiliers sont encore dans la communauté, elle en reprendra seulement la moitié, l'autre moitié étant acquise au mari.

C'est donc là chose qui peut être fâcheuse pour elle; car, dans l'un ou l'autre cas, il y a perte, soit totale, soit partielle, à son détriment.

Mais si tous les avantages présents ou futurs étaient du côté du mari, et que la femme ne possédât rien en propre, celle-ci bénéficierait, à la dissolution de la communauté, de la moitié de ces avantages. Ici donc le régime de la communauté ne peut que lui être profitable.

Comme vous le voyez, Madame, il se présente des cas où il est de l'intérêt de la femme d'adopter ce régime, et des cas où il doit être écarté.

C'est là une question de fait, qui doit être abandonnée à la sagesse et à la prudence des parents ou tuteurs.

Pour parer à tous les inconvénients que peut entraîner le régime de la communauté légale, pour en tempérer les principes trop rigoureux, la loi permet la communauté „conventionnelle,” dont je parlerai dans ma prochaine lettre.

EDM. MARCELLIN LA GARDE,
AVOCAT.

Bruxelles, Janvier 1880.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Rien de plus dangereux, pendant un froid intense, que de marcher la bouche ouverte. Par là vous introduisez dans votre larynx, dans vos bronches, dans vos poumons, un air glacé qui provoque laryngites, bronchites, pneumonies, etc.; tandis qu'en respirant par le nez, vous faites passer cet air par une série de couloirs, de chambres menagées derrière le voile du palais, toutes chambres chauffées à 36 degrés environ, où cet air s'attédie avant d'entrer dans les appartements délicats où s'accomplissent les phénomènes de la respiration.

Donc, prenez l'habitude de respirer par le nez, et sous ce rapport les animaux nous donnent encore l'exemple.

Mais, me direz-vous, j'attrapperai par là un „rhume de cerveau!”

Erreur: votre cerveau est parfaitement enfermé dans sa boîte, séparé de votre nez par des os et des toiles, des tissus qui ne laissent rien filtrer de l'intérieur du crâne.

Toute cette eau que vous croyez avoir dans la tête, sourd simplement à la surface de la tapisserie des fosses nasales. Cela vient comme „l'eau à la bouche” des gourmands, à la vue ou au souvenir d'un bon morceau.

Cependant, un rhume de cerveau ou „coryza” ne doit pas vous laisser indifférent, surtout quand il a l'habitude de vous retomber sur la poitrine.

Lorsque ce rhume est peu intense, il se dissipe ordinairement de lui-même, mais s'il est grave, prenez des bains de pied à la farine de moutarde, prenez de la poudre de sucre

mêlé à du camphre en poudre. Recourez aussi à des fumigations émollientes dans les narines, en mettant dans un pot une décoction bouillante de racines de guimauve, par exemple, en couvrant ce pot au moyen d'un entonnoir renversé et en recevant la vapeur qui s'échappe par la douille de l'entonnoir.

Mais voici qui vaut mieux:

Prenez 5 grammes d'acide phénique très-pur, 15 gr. alcool rectifié, 5 gr. liqueur amoniacale caustique, 10 gr. eau distillée. Le tout mêlé, mettez-le dans un flacon de verre bouché „à l'émeri,” attendu qu'un bouchon de liège ferait tourner le mélange au noir et en détruirait l'effet. Du reste, vous ferez bien de charger un pharmacien de la préparation. Dès que vous sentirez venir le coryza, versez quelques gouttes de la composition sur un morceau de papier buvard chiffonné dans la paume de la main et, en fermant les yeux, respirez par le nez et la bouche les vapeurs qui s'en échappent jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'odeur. Le remède est souverain.

ÉLOY.

DE 1830 A 1880.

UN JOURNAL IMAGINAIRE DU MOIS DE JANVIER 1830.

Quelques mots d'introduction.

On passe bien des choses aux poètes et aux romanciers. On leur permet (permet?) d'ignorer l'histoire... naturelle d'abord! V. Hugo place des écailles sous le ventre des crocodiles.

On entendait gémir le simoun meurtrier,
Et sur les cailloux blancs les „écailles” crier
Sous le ventre de crocodiles.

Si les crocodiles savaient lire?... Il est vrai que les écailles devraient d'abord leur tomber des yeux!

Dans „Notre-Dame de Paris,” Esméralda émiette son pain aux... hirondelles! Aux moineaux, cela se voit tous les jours, mais aux hirondelles! Si c'est un miracle, il fallait prévenir.

Mais ce qu'on ne passe plus même aux poètes, plus même aux romanciers, c'est d'ignorer l'histoire proprement dite... (quand ils en parlent!) Le ridicule les tuerait net. Mais les romanciers écrivent si vite, si vite!

Je me rappelle un drame où François I^{er} dit à l'ambassadeur d'Allemagne: „Sachez, Excellence, que si votre maître n'accède à ma demande, dans deux jours mes armées auront franchi les Alpes!” A mon grand étonnement, l'ambassadeur ne répondit point: „Votre Majesté oublie que les chemins de fer ne sont point inventés!”

Dans un roman „historique” de Dumas père, Coligny traverse à cheval la place du Louvre et aperçoit, à travers les brumes du matin, la silhouette de l'imposante colonnade... qui ne fut construite que cent ans plus tard. Quels yeux!

Là, franchement, j'aime mieux la charge tout de bon. Dans une revue de fin d'année, un valet annonce à Louis XIII: „Poquelin de Molière!” Le roi se retourne et s'écrie: „Déjà!”

J'ai publié autrefois un journal imaginaire de 1480 dans le présent recueil. Ce journal, dressé sur le plan des feuilles d'aujourd'hui, permettait au lecteur de juger d'un coup d'œil de la situation politique, morale, intellectuelle, coutumière, vers la fin du moyen-âge, à un moment donné.

Je vais faire le même travail et bâtir (bien incomplètement!) „un journal imaginaire de 1830.” Je ne ferai guère que poser quelques jalons qui permettront de juger du chemin que nous avons fait depuis nos glorieuses journées jusqu'en 1880.

Nous devons à 1830 le bénéfice d'une existence nationale, séparée, indépendante, que nous avions vainement cherchée à travers les bouleversements perpétuels de notre histoire. Nous lui devons en plus des institutions qui nous ont permis de vivre en paix chez nous, dans notre

ménage intérieur, pendant cinquante ans, — pour autant du moins que la paix puisse exister en ce monde! Voilà deux conquêtes immenses que nous ferons tous nos efforts pour défendre et conserver. Glorifions-nous et célébrons avec enthousiasme l'anniversaire demi-séculaire de 1880.

Toutefois, restons modestes, et n'allons pas attribuer tous nos progrès à notre Révolution. Le monde entier s'est transformé depuis quarante ans sous l'empire de deux forces incomparables: la vapeur et l'électricité. Plus de distances et plus de limites à la production! La richesse, fort limitée encore en 1830, s'est répandue par torrents dans toutes les classes. Une société nouvelle a éclipsé l'ancienne et est venue s'établir toute entière sur les ruines fumantes encore du passé. Le tiers-état, dans lequel la noblesse s'est fondue de fait, règne et gouverne, et le tiers-état ne se distingue plus même du peuple, car tout homme qui veut travailler, prend place dans les rangs de la classe dirigeante. Si l'entretien des armées permanentes ne mangeait pas le plus clair du revenu des Etats, il y a longtemps que la science économique aurait renversé les dernières barrières douanières. Rien n'arrêterait plus le libre échange des produits, et la richesse aurait atteint des proportions fabuleuses.

A présent, à mon JOURNAL IMAGINAIRE DU MOIS DE JANVIER 1830!

Bulletin politique. Le „Courrier des Pays-Bas” rend compte d'une réunion qui a eu lieu à Liège, sorte de „meeting” à l'instar de l'Angleterre, et qui se composait de personnes opposées aux dernières mesures du gouvernement de S. M. le roi des Pays-Bas. L'assemblée, composée de „catholiques” et de „libéraux” qui se rencontrent cordialement sur le terrain de la „liberté,” a été des plus orageuses. On s'est séparé aux cris de: „Vive de Potter! vive la liberté de l'instruction! vive le libre usage de la langue française! à bas le ministère! etc...” Ces manifestations ne laissent pas que de donner de l'inquiétude au gouvernement.

— On nous écrit de Constantinople: (1) C'est avec „une joie réelle” que nous avons appris le massacre des Russes à Téhéran. Le gouvernement du Czar devra déclarer la guerre à la Perse, ce qui causera une heureuse diversion à la Turquie si menacée par les succès des armées russes. La bataille et la prise de Silistrie ont jeté la terreur ici. Si les puissances ne réussissent pas à combiner bientôt l'intervention diplomatique qu'ils projettent, c'en est fait de la puissance du Croissant en Europe, et la Russie sera maîtresse du vieux continent.

— On annonce le mariage en 4^{mes} noces de Ferdinand VII d'Espagne avec S. A. R. Marie-Christine de Naples. On dit la jeune princesse vive, spirituelle, instruite et douée d'une grande énergie; elle possède en un mot toutes les qualités qui manquent à son royal époux. (Cherchez le royaume de Naples sur la carte aujourd'hui!)

— L'aristocratie a repris en France les rênes du gouvernement dans la personne du prince de Polignac, un de ceux qui ont le moins appris, et le moins oublié. Les avancés „maximement leurs pratiques!” Si les nobles „pratiquent leurs maximes” ils ne laisseront rien à envier aux avancés! Triste pays que la France qui ne peut jamais se garer des excès! Toujours la peur d'un mal la conduit dans un pire.

— Un Tartare (!) a rapporté de tristes nouvelles de l'Hindoustan. On en attend la confirmation.

— Vienne. Les puissances engagent vivement le roi des Pays-Bas à faire droit aux vœux de son peuple: l'état d'irritation des esprits est un présage fatal en présence des craintes de guerre générale.

— Hanovre (roy^{me} de) Duché de Nassau. Confédération germanique. Royaume de Piémont. Grand duché de Toscane. Duché de Parme: Couronnes disparues!

— Cracovie est toujours le centre de l'agitation polonaise: il ne se passe pas de jour que des scènes patriotiques ne se renouvellent. Les

(1) Paragraphe transcrit d'un journal du temps.

puissances spoliatrices regardent de mauvais œil ce perpétuel foyer de manifestations. On dit que le prince de Metternich a proposé différentes fois la réunion de cette république à l'Autriche. La Prusse seule s'y oppose jusqu'ici: elle n'aimerait pas de voir s'agrandir sa rivale en Allemagne, ce qui est de sage politique.

— Léon XII, le vénéré successeur de l'infortuné Pie VII sur le trône de saint Pierre, est dangereusement malade.

— La „Gazette de France” publie des lettres de Berlin dans lesquelles on s'élève contre l'usage funeste de faire payer les „frais de la guerre” par les peuples vaincus.

— O'Connell a refusé de prêter serment à la Chambre des Communes, disant que ledit serment contient une proposition fautive et une „pas vraie” (untrue). Ordre a été donné à O'Connell de se retirer: ce qu'il a fait.

— Paris. On a éclairé pour la première fois hier soir au gaz les rues de la Paix et de Castiglione. L'effet était féérique. Si le succès de cette lumière pouvait en rendre l'usage général dans les rues, Paris serait appelée à devenir un ville aussi brillante la nuit que le jour.

— M. Oudinot a été admis à présenter au Roi une veste de chasse d'une nouvelle étoffe nommée „crinoline” (crin et laine), dont le tissu est composé de crin sur chaîne de soie.

Chambre des Députés. — M. Dupin se contenterait d'une marine, pourvu qu'elle ne soit inférieure qu'à „un seul peuple.” — M. Dupin, sur la question des appels comme d'abus, voudrait qu'à l'exemple des anciens parlements, on supprimât les mandements et qu'on les fit brûler au bas du grand escalier.

Théâtre. — Décidément „Guillaume Tell” restera la moins bonne des partitions de Rossini. La musique est bruyante, nuageuse, peu mélodique: aussi le succès reste médiocre, et la pièce disparaîtra bientôt de l'affiche. (Oh, les contemporains!... Et dire que cette génération d'incompris prétendait devancer en tout le jugement de la postérité!)

Faits divers. — „L'Allée Verte est plus que jamais le rendez-vous de la fashion bruxelloise. Dimanche après-midi, une „vingtaine” (!) d'équipages élégants sillonnaient la majestueuse promenade. Le Roi y a paru pendant une demi-heure. L'allée des piétons était littéralement encombrée de personnes qui allaient voir le tir à la flèche dans les prairies adjacentes. L'eau du canal entretient une fraîcheur inappréciable en cette saison torride. (Qu'en pensez-vous, riverains actuels?)

— Sa Majesté a trouvé bon de supprimer les relais de poste aux chevaux de Attert, Wetteren, Aulsebrook, etc....

— La diligence de Louvain a versé à Woluwe. Aucun des voyageurs n'a été tué. Une dame a été grièvement blessée à la tête.

— S. A. R. le prince d'Orange s'est rendu hier à la „loge maçonnique l'Espérance,” dont il est président.

— S. M. a visité aujourd'hui le palais de l'Exposition des produits de l'Industrie. Elle était accompagnée de M. le prince de Gavre, grand-maréchal, du maître des cérémonies, comte d'Oultremont, de plusieurs „chambellans” parmi lesquels M. le comte de Norman, d'un adjudant, M. de Posson, et de ses „pages.” Les „hallebardiers” gardes du corps étaient rangés sur l'escalier d'honneur. LL. E. Ex. les ministres van Gobbelscroy et van Maanen, ont fait les honneurs de l'Exposition à S. M. qui a chaleureusement félicité les industriels présents.

— M^r. X... recommande son restaurant aux „Trois Fontaines.” Ce hameau, que „tous les étrangers” (sic) vont visiter, est remarquable par sa belle situation sur le canal de Bruxelles à Willebroeck et ses jolies guinguettes. On va manger des goujons frais au cabaret de la „Tête de Mouton,” sous Cureghem. (O douce simplicité des mœurs patriarcales!)

— La grande promenade au „Vosse-Gat” a eu lieu comme de coutume.

— Les courses de chevaux ont eu lieu à la plaine de „Monplaisir.” Les vainqueurs ont été M. M. Duval, Fortescue, Hotton, prince de Salm, prince d'Orange, comte de Stirum.

— Plusieurs membres du conseil de discipline de la garde communale de Namur, se sont refusés à prêter un serment qui leur paraissait inconstitutionnel.

— La diligence d'Arlon a été arrêtée par des malfaiteurs, la semaine dernière.

— Le roi de Prusse a trouvé en Silésie nombre d'églises qui n'avaient ni tours ni cloches. S. M. a envoyé 5000 thalers pour leur en donner.

— La populace de Londres s'est ruée sur le ballon de Green qui ne montait pas assez vite et a mis en pièces 2000 aunes de soie. Les constables n'ont pu que sauver l'aéronaute.

— Un journal de Paris donne sur Bruxelles des renseignements trop flatteurs pour que nous les passions sous silence: Nous ne dirons rien des monuments de Bruxelles qui appartiennent à l'histoire de l'art. L'aristocratie y possède de superbes hôtels qui ornent les alentours de la belle promenade du Parc, les rues aux Laines, du Marais, du Pont Neuf, Neuve et du Chêne. Le Parc, entouré d'une „haie,” a un air tout-à-fait campagnard. Quelques ruines des anciens remparts s'aperçoivent encore près des portes de Louvain, de Hal et d'Anderlecht. Les boulevards, créés en 1815, sont déserts: au-delà de leur mur d'enceinte, on se trouve partout en plein champ. La suite des étangs qui conduisent de la pièce d'eau de S. Josse-Ten-Noode jusqu'à l'abbaye de la Cambre, offre une série de promenades ravissantes et qui par leur air champêtre feraient croire qu'on est à cent lieues d'une ville. Une foule de maisons à gauffres environnent ces étangs où de nombreuses barquettes sont à la disposition du public.”

JULES NOLLÉE DE NODUWEZ.

(La fin prochainement.)

BANNIE DU TOIT PATERNEL.

Roman.

SECONDE PARTIE.

VII.

Le château de Dunholm était situé au milieu d'un parc immense, sur le sommet d'une colline d'où la vue dominait au loin la contrée.

C'était une des plus magnifiques propriétés de toute l'Angleterre, dont le bon goût et les richesses de feu Lord Darkwood avaient fait un véritable paradis, pendant les dix années qu'il l'avait habitée.

Dans sa première jeunesse il avait été intimement lié avec son cousin, le capitaine Fabien Tollish; mais plus tard, n'ayant ni les mêmes goûts, ni le même caractère, leur amitié s'était refroidie peu à peu, et ils avaient fini par ne plus se voir.

Par une belle après-midi du mois d'octobre, le nouveau Lord Darkwood et M. Sutton descendirent du train à la station de Shrewsbury.

Une voiture les attendait pour les conduire au château. Le valet de pied et le cocher, entièrement vêtus de deuil, s'inclinèrent profondément devant celui qui allait être désormais leur maître. Celui-ci et l'homme d'affaires montèrent dans le véhicule; Pietro s'assit à côté du cocher.

— Nous avons encore quelques milles à faire, Milord, avant d'être en vue de vos propriétés, dit M. Sutton.

— Je le sais bien, répondit le marquis; je connais parfaitement les environs du château. Dans mon enfance, j'y venais fort souvent, sans soupçonner alors que j'en deviendrais un jour le possesseur.

— En effet, ce n'était pas à prévoir... Qui aurait pu supposer que feu le marquis ne se serait jamais marié et que ses frères mourraient tous, jeunes aussi?... Dans votre enfance, Milord, le vieux marquis, votre oncle, vivait

encore. C'était un homme à la volonté de fer, et jusqu'au jour de sa mort ses fils lui ont montré la plus grande soumission. Il dirigeait sa maison avec beaucoup d'ordre, et on peut dire qu'il a doublé la valeur de ses propriétés. Vous, Milord, profiterez de sa sage économie.

— Ah! ah! fit le marquis avec un mauvais sourire; si mon cher oncle pouvait sortir du tombeau, il le ferait rien que pour m'empêcher de jouir de sa succession, car il ne m'aimait guère.

M. Sutton ne crut pas devoir répondre à cette plaisanterie, qu'il trouva de fort mauvais goût.

Les voyageurs arrivèrent bientôt au petit village de Dunholm, qu'ils dépassèrent pour monter la longue avenue tournante conduisant au château.

Le cocher arrêta ses chevaux devant le poron, et Lord Darkwood descendit de voiture. Domestiques et servantes étaient rangés dans le vestibule, ayant à leur tête l'intendant et le sommelier. Le marquis reconnut ces deux anciens serviteurs auxquels il adressa la parole. Il fit une légère inclination en passant devant les autres et entra au salon.

— Enfin! s'écria-t-il, avec une jubilation qu'il ne put réprimer, me voici au comble de mes désirs... La richesse, les honneurs m'appartiennent; je suis pair du royaume; il ne me reste plus maintenant qu'un seul vœu à former.

— Et quel est-il, s'il vous plaît, Milord?

— Celui de trouver une femme qui me convienne, car à ce château il manque une châtelaine. Ces splendides salons, ces magnifiques terrasses demandent des visiteurs, des hôtes qui les animeront par leur présence... Il me faut des fêtes, des bals, des lumières, des toilettes....

VIII.

Dans son exaltation, l'ex-capitaine se mit à arpenter l'appartement de long en large.

— C'est étonnant, interrompit l'homme d'affaires, que vous ne vous soyez jamais marié.

Les traits de Lord Darkwood s'obscurcirent.

— J'ai été marié, dit-il d'un ton sec; ma femme est morte....

— Ah, oui, il est vrai que dans le temps vous avez connu Miss Markham... Est-ce elle que vous avez épousée?

— Miss Markham est la seule femme que j'aie jamais aimée, Sutton; sa mémoire me sera chère jusqu'à mon dernier moment. Mais ne prononcez plus jamais son nom, je vous en prie... Miss Markham n'est plus, et j'ai épousé la fille d'un officier, d'un camarade, une orpheline... Elle m'a donné une fortune qui s'est bientôt fondue entre nos mains, car elle était aussi prodigue que moi. Quand l'argent a été mangé, elle est morte...

— Vous a-t-elle laissé des enfants?

— Une fille qui a aujourd'hui quinze ans. Elle est à Malte, et je l'y laisserai, car elle ferait une pauvre figure ici, attendu qu'elle n'est guère convenable pour être mise à la tête de cette maison. Je n'ai jamais eu beaucoup d'argent à dépenser pour son éducation et il y a bien des années que je l'ai placée dans un pensionnat très-ordinaire, où elle aura reçu peu d'instruction et fréquenté des filles de petits bourgeois, dans la société desquelles elle n'aura guère acquis des manières distinguées. Si j'avais pu deviner la chance inouïe qui je viens d'avoir, je l'aurais élevée en conséquence, mais il est trop tard maintenant. Dans tous les cas, je ne veux pas qu'elle vienne à Dunholm, surtout avant mon mariage.

En ce moment, l'intendant entra; il venait pour conduire son maître à son appartement et indiquer à M. Sutton la chambre qu'il devait occuper pendant son séjour au château.

Lord Darkwood et son valet Pietro furent bientôt habitués à leur existence aristocratique. Le Maltais fit si bien qu'il ne fut plus valet que de nom, et il devint plus que jamais le confident et l'ami de son maître. Mais quoiqu'il connût toutes les pensées de celui-ci, il avait bien soin de tenir secret les plans qu'il formait pour l'avenir, et dont nous avons déjà fait mention.

Un mois après, Pietro manifesta à son maître

le désir de s'absenter pour quelques jours, disant qu'il devait aller à Londres pour affaires.

— A Londres pour affaires? répéta le marquis étonné.

— J'ai dans cette ville un frère qui est malade et, comme le domestique qui me remplace commence à connaître son service, vous pouvez facilement vous passer de moi pendant une semaine.

Lord Darkwood n'osa pas refuser et accorda la permission demandée.

Le Maltais se rendit immédiatement à Londres, mais il ne s'y arrêta pas pour visiter son frère, et se dirigea vers le Yorkshire.

— J'irai à Lonemoor, se dit-il, je prendrai des renseignements sur la fille de Miss Markham; si elle vit toujours, je la verrai et, vivante ou non, je la forcerai bien à m'épouser; du moment qu'elle est dans mes mains, ma fortune est faite.

IX.

Une semaine s'était passée depuis que Ronald Chilton avait appris l'histoire de la naissance de Miss Winter.

Ainsi que nous l'avons dit, elle l'avait attendu en vain toute la journée du lendemain; puis, comme aucun message n'était venu la rassurer depuis ce temps-là, elle avait compris que tout espoir devait s'éteindre dans son cœur.

Cependant, elle était loin de blâmer Ronald; sa conduite ne l'étonnait pas du tout, et elle se dit avec humilité qu'en effet elle n'était pas digne de devenir sa femme.

John Quillet, de son côté, était convaincu aussi que ses confidences avaient mis fin aux visites du jeune homme.

— Vous voyez, Maria, dit-il à sa femme, que j'ai bien fait de parler; seulement j'aurais dû le faire plus tôt, car si Gwendoline s'est attachée à lui, elle aura beaucoup à souffrir, la pauvre enfant... Et avec cela que le squire ne répond pas!... Je ne sais vraiment ce que nous allons faire d'elle, d'autant plus que M. Orkney va revenir à la charge pour qu'on la renvoie d'ici.

Comme il finissait de prononcer ces paroles, on frappa à la porte, et M. Orkney se présenta sur le seuil.

— Eh bien, maître Quillet, dit-il en entrant, je viens voir ce qui se passe ici. M. Markham n'a pas répondu à ma lettre, et mon fils m'a déclaré insolument aujourd'hui qu'il mettrait tout en œuvre pour parvenir à ses fins, c'est-à-dire pour épouser votre protégée... J'insiste donc pour ce que vous l'éloigniez au plus tôt, car sa présence à Lonemoor finira par devenir un véritable scandale. Voilà plus d'un mois qu'elle reçoit ici tous les jours un jeune homme de haute naissance, le fils du vicomte Chilton. Il va sans dire que ses visites n'ont aucun but honorable... Un lord jeune, riche et beau ne peut songer à épouser une fille pareille. Si un peu d'honneur lui reste, elle se hâtera de déguerpir.

— Vous avez raison, Monsieur, dit Gwendoline qui avait tout entendu, M. Orkney ayant oublié dans sa colère de fermer la porte de la chambre; oui, avant une heure d'ici j'aurai quitté Lonemoor, continua-t-elle; je ne veux pas que mes bienfaiteurs soient tourmentés plus longtemps à cause de moi.

— Je ne puis consentir à ce départ, ma pauvre enfant! s'écria M^{me} Quillet avec des larmes dans la voix; où donc trouveriez-vous un asile?

— Je quitterai cette maison, répondit la jeune fille, ainsi que ma mère l'a quittée, et plût au Ciel que ce fût aussi pour finir ma triste existence!...

Elle sortit de la chambre, monta à son appartement, ramassa ses effets qu'elle jeta élemèle dans une malle et, malgré les supplications de la femme de charge et les instances de son mari, Gwendoline fut bientôt prête à partir.

La voiture qu'elle avait fait atteler attendait devant la porte. La bonne M^{me} Quillet em-

brassa la jeune fille en versant des larmes et John monta sur le siège pour la conduire lui-même à Pimstone où elle devait prendre le train pour Londres.

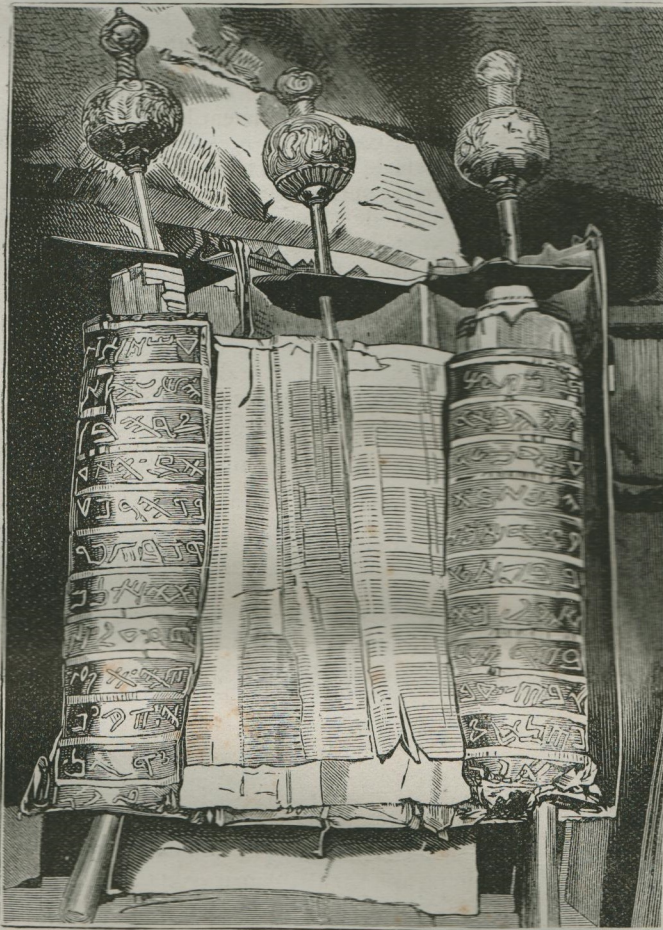
X.

Le valet de lord Darkwood arriva à Pimstone à la tombée de la nuit.

Il descendit à la meilleure auberge de l'endroit, et en attendant qu'on lui préparât à souper, il résolut de se rendre au cimetière, qu'il avait visité plusieurs années auparavant.

Il n'eut aucune difficulté à retrouver la tombe qui renfermait les restes de la fille de M. Markham.

— L'infortunée! murmura-t-il, en regardant l'humble pierre; quelle mort a été la sienne pendant cette terrible nuit de décembre!... Je ne comprends pas comment le „signor capitano,”



LE PLUS ANCIEN MANUSCRIT DU PENTATEUQUE.

actuellement marquis Darkwood, puisse dormir en paix, et si, comme on le dit, il y a une punition dans l'autre monde, son compte ne sera pas facile à régler.

Pietro, pensif, regarda encore pendant quelques instants la pierre funéraire, puis retourna à son auberge.

Le lendemain, après son déjeuner, il loua une voiture et un cheval et se mit en route pour Lonemoor.

Arrivé devant l'habitation, il trouva la grande porte de la cour ouverte. Apercevant un valet d'écurie, il lui fit signe d'approcher.

— M. et M^{me} Quillet sont-ils à la maison? demanda-t-il en mettant un shilling dans la main du garçon.

— Certainement, Monsieur, répondit le domestique, ébloui par la grosse chaîne d'or que portait Pietro, ainsi que par la pièce de monnaie qu'il palpait entre ses doigts.

Et il le fit entrer dans une chambre où la femme de charge était occupée à coudre.

Le Maltais se présenta poliment à elle en lui demandant pardon de la liberté qu'il prenait, disant qu'elle l'obligerait beaucoup en voulant bien répondre à quelques questions qu'il allait lui poser.

— Je vais appeler mon mari, répliqua M^{me}

Quillet; il pourra peut-être vous donner les renseignements que vous désirez connaître.

— Pardon, Madame, je préfère causer avec vous. Je suis venu dans le pays pour prendre des informations sur le compte de la jeune dame qui est enterrée au cimetière de Pimstone...

La femme de charge tressaillit et se laissa tomber sur une chaise.

Pietro, sans avoir l'air de remarquer son émotion, s'assit devant le feu et étendit ses mains sur la flamme.

— La journée est bien froide, dit-il; il fait bon se chauffer.

— Que demandiez-vous, Monsieur, concernant la dame enterrée à Pimstone?...

— La tombe ne porte aucune date? interrogea Pietro, en fixant la gouvernante. La personne est venue à Lonemoor à la fin de l'automne, il y a environ dix-huit ans, n'est-ce pas?

M^{me} Quillet inclina la tête sans répondre.

— Je connais l'histoire, dit le Maltais; il est donc inutile de faire du mystère avec moi.

— En effet, Monsieur, une femme est venue demander asile ici à l'époque que vous citez; elle était malade, et pendant un accès de fièvre elle a quitté la maison... On l'a trouvée morte alors que les neiges étaient fondues, et depuis ce temps elle repose à l'ombre du clocher de Pimstone.

— Elle était Anglaise, n'est-ce pas, et s'appelait...?

— Je l'ignore, Monsieur, fit la femme de charge d'une voix à peine intelligible et en détournant la tête.

— Eh bien, Madame, je vous dirai son nom... C'était Miss Clara Markham!

M^{me} Quillet, en entendant ces mots, devint d'une pâleur extrême et ses yeux s'ouvrirent démesurément. Elle semblait respirer avec peine et ce ne fut qu'après quelques instants qu'elle dit avec effort:

— Vous vous trompez, Monsieur; Miss Clara Markham mourut à l'étranger un an avant que l'inconnue ne vint à Lonemoor.

— C'est un bruit que le squire a fait courir, dit froidement Pietro, parce qu'elle était morte pour lui; mais vous et moi, nous savons fort bien que la femme qui est venue à Lonemoor, la femme qui repose pour toujours à Pimstone, n'est autre que la fille de M. Markham. Il va sans dire que je garderai le secret, ainsi que je l'ai fait depuis des années. J'ai fort bien connu Miss Clara, et pendant que vous pleuriez sa mort, elle habitait Bruxelles.

— Vous la connaissiez donc? demanda M^{me} Quillet, comprenant qu'il était inutile de continuer à nier. Oh, parlez-moi d'elle, je vous en prie. Était-elle mariée?

Pietro ne répondit pas; il semblait réfléchir.

— Qu'est devenu l'enfant? demanda-t-il tout-à-coup. C'était une fille, n'est-ce pas? Vit-elle encore?

— Oui.

— Est-elle ici?

— Non.

— Vous l'aurez probablement placée dans un orphelinat?

— Non. Nous lui avons fait donner une éducation convenable, et elle nous a quittés il y a quelques jours.

— Pour se placer comme gouvernante?

— Je crois que c'était son intention.

— Pouvez-vous me dire où elle se trouve en ce moment?

— Quel intérêt avez-vous à le savoir? Que lui voulez-vous?

— C'est ce que je lui dirai à elle-même.

— Si vous ne désirez pas me dire pour quelle raison vous voulez la voir, vous n'aurez pas son adresse.

— En ce cas, ma chère dame je l'apprendrai ailleurs. Je sais maintenant tout ce que je voulais savoir...

Le Maltais salua et se retira, très-satisfait de sa visite à Lonemoor.

(A continuer.)